

3 SEPTEMBRE 2007, FÊTE DU TRAVAIL

Je ne savais pas mon fils capable de se repérer la nuit à l'aide des étoiles.

La Couronne australe. La Lyre. Le Dauphin.

Le nez collé à la vitre de la voiture, il récite les constellations et murmure « sud », « est » et « nord » chaque fois que je prends un virage depuis que nous avons quitté la ville.

— Où as-tu appris ça ?

Il me regarde avec le même air que deux soirs plus tôt, lorsque je l'ai surpris dans sa chambre en train d'envoyer un peloton de soldats en plastique avec une fronde sur le toit du voisin.

— Je suis un terroriste, m'avait-il répondu quand je lui avais demandé à quoi il jouait.

— Où j'ai appris quoi ?

— À te repérer par rapport aux étoiles.

— Dans les livres.

— Lesquels ?

— Des livres normaux.

Inutile d'insister, Sam n'en dira pas plus. Il est comme moi, il aime lire. Pas nécessairement par passion, mais parce que c'est dans notre nature. Nous observons, nous interprétons, nous critiquons. Et nous lisons. Nos derniers livres en date : un Philip Roth de sa période tardive pour moi, *Robinson Crusoé* pour Sam, que je lui lis par bribes le soir avant qu'il s'endorme. Et aussi, des bandes dessinées, les catalogues des voyagistes, les graffitis dans les toilettes, les notices explicatives ou encore les recettes sur les paquets de céréales. Tout ce qui nous tombe sous les

yeux. La lecture nous permet de traduire la réalité du monde en un langage à peu près compréhensible.

— Nord, laisse tomber Sam, le nez à nouveau sur la vitre.

Une masse sombre apparaît au même instant. Un monolithe émergeant d'un champ de maïs en plein Ontario, ultime vestige d'une ère révolue.

— Drive-in du Mus-tang. Fin de saison. Fête du Travail, ouvert toute la nuit, déchiffre Sam alors que notre voiture passe devant la pancarte.

Il se penche afin de mieux voir l'énorme cow-boy de néon, perché sur son bronco cabré, qui annonce le drive-in dans la nuit.

— Je suis déjà venu, ajoute-t-il.

— Tu t'en souviens ?

— Oui, le néon. Le type sur son cheval.

— Tu étais tout petit, à l'époque.

— Et maintenant ?

— Maintenant ? Tu es un jeune homme capable de lire dans les livres et les étoiles.

— Non, grimace-t-il. J'ai huit ans. Je me souviens des événements, c'est tout.

Nous sommes ici, un veuf et son fils, venus voir le dernier film de l'été dans l'un des derniers drive-in du pays.

Tamara, la mère de Sam, ma femme, est morte huit mois après sa naissance. Depuis, j'essaie de jouer mon rôle de père en l'emmenant au cinéma. Dans les salles obscures – un champ de maïs obscur, en l'occurrence –, Sam et moi pouvons partager la même intimité sans le risque de la parole. Il y a quelque chose d'éminemment masculin là-dedans. Cette proximité passive et silencieuse entre un père et un fils qui pêchent à la mouche ou regardent un match de base-ball.

Le gardien à l'entrée du drive-in tique en découvrant mon jeune passager. Le film de ce soir, un thriller hollywoodien, est interdit aux moins de dix-sept ans. Je tends au type un billet qui couvre très largement le prix de deux

entrées normales. Il me fait signe de passer avec un clin d'œil sans me rendre la monnaie.

Le drive-in est bourré à craquer. La dernière place acceptable se trouve sur le côté, près du snack. Sam aurait préféré qu'on s'installe plus loin de l'écran, mais je sais d'expérience que l'arrière des drive-in est le refuge de prédilection des lycéens. Joints, alcool, rendez-vous galants et tout ce qui s'ensuit. Ce n'est pas par souci de préserver les yeux chastes de mon fils que je me gare au milieu des gens respectables, mais plutôt pour m'épargner les bouffées nostalgiques que pourrait provoquer chez moi la vision de ces frasques.

— Ça commence ! s'écrie Sam en voyant s'éteindre les projecteurs.

Du coup, je suis obligé de sortir les chaises pliantes et le sac de couchage qui sent la naphtaline à la lueur des publicités défilant sur l'écran. Je longe la voiture, décidé à ne pas perdre une miette de ce qui constitue à mes yeux le meilleur moment d'une sortie au drive-in : les vieilles pubs pour la malbouffe. Le hot dog qui danse et le milk-shake qui rigole devant un chœur de frites. Allez savoir pourquoi, j'ai toujours le même pincement au cœur en voyant la rondelle d'oignon frit faire des claquettes.

Je déplie la chaise de Sam, puis la mienne, et nous nous collons l'un contre l'autre dans la chaleur du sac de couchage.

— L'heu-re de no-tre grand film. Bon-ne séance ! lit Sam sur l'écran.

Les rangées de voitures attendent sagement que s'éteigne dans le ciel la dernière lueur violette. Un coup de klaxon s'élève un peu plus loin d'une camionnette de jeunes joueurs de base-ball excités, déclenchant des rires étouffés autour de nous. Je décèle pourtant un je-ne-sais-quoi d'inquiétant dans cette gaieté factice. Je m'efforce de rire à mon tour, décidé à chasser cette impression. Un rire de père. Je reconnais l'odeur familière de gaz d'échappement, de pop-corn, de hamburger grillé... Mais aussi une

odeur de peur, à peine perceptible, comme celle qu'a laissée le client précédent sur la taie d'oreiller d'un motel.

Le film vient de commencer, avec une scène d'horreur en guise d'introduction. Une silhouette sombre poursuivant sa proie en pleine nuit dans un champ. Des mouvements désespérés, des bras et des jambes qui volent, un tintement de clés à la ceinture. Un montage alterné entre la démarche sûre du tueur et la fuite éperdue de la proie qui finit par s'étaler, un sanglot dans la gorge, avant de continuer en rampant. Un gros plan sur des mains dégoulinantes et poisseuses. De l'huile, de la boue, ou alors du sang. Un cri déchirant.

Sans savoir qui est la malheureuse victime, on comprend déjà qu'elle est perdue. Un cauchemar que nous avons tous fait. Les jambes qui pèsent des tonnes et le sol qui nous aspire, avec la mort en toile de fond.

Nous sommes installés si près de l'écran que je suis obligé de me tourner complètement sur mon siège pour voir autour de nous. Une mer de regards qui m'observent derrière leurs pare-brise couverts de moucheron écrasés.

Je reprends ma position initiale, la tête levée. Sous le dôme infini et glacé de cette nuit presque automnale, je me sens enfin respirer. Mais ça ne dure pas. Au bout d'un moment, les étoiles se jettent sur moi.

— Papa ?

Sam s'inquiète de me voir bouger sans arrêt et je m'oblige à fixer les acteurs sur l'écran. Leurs voix m'arrivent de tous côtés, comme s'ils parlaient dans ma tête, et le film cède bientôt la place à un cauchemar que j'ai fait des centaines de fois.

Je me lève sans même m'en apercevoir. Le sac de couchage tombe par terre.

Sam lève la tête. Il a le visage à demi plongé dans l'obscurité et je reconnais les traits de sa mère. C'est ce qui lui donne cette douceur, cette vulnérabilité. La revoir à travers lui me donne l'impression curieuse qu'elle se trouve toujours là et qu'elle me manque.

— Tu veux quelque chose, Sam ? Des beignets de pomme de terre ?

Il acquiesce. Et quand je lui tends la main, il la prend dans la sienne.

Nous nous dirigeons dans le noir vers le projecteur. À part un croissant de lune pâle, nous avançons à la lumière éphémère de quelques briquets qui s'allument çà et là à l'arrière des voitures. Le dialogue du film se poursuit sur les haut-parleurs accrochés aux vitres.

— *C'est lui.*

— *De quoi est-ce que tu parles ?*

— *Le monstre qui vit sous ton lit. Le regard qui te dévore, la nuit, dans ton placard. L'obscurité. Tout ce qui te fait peur...*

Quelqu'un pousse la porte du snack-bar, dessinant à nos pieds un cône de lumière. Sam se précipite sur la tache dorée et s'efforce de la suivre en courant, prétendant être aspiré dans une autre dimension si jamais il pose le pied dans le noir avant d'avoir atteint la porte.

Cela ne nous empêche pas de remonter dans le temps en franchissant le seuil. Le snack du Mustang est d'une autre génération que Sam ou moi. Il date d'une époque où les amateurs de cheeseburgers portaient encore des cravates. Il suffit de regarder les affiches sur les murs : des parents aux sourires lumineux, dans des Ford chromées à ailerons, achetant des gourmandises à des enfants affamés au look démodé. De quoi vous couper définitivement l'appétit.

Ou presque.

La preuve, il me faut un plateau afin d'y empiler les barquettes de beignets de pomme de terre, les hot dogs enveloppés dans du papier alu, les rondelles d'oignons panées si grasses qu'on voit à travers l'assiette en carton sur laquelle elles sont posées, et un soda géant avec deux pailles.

Il ne reste plus qu'à payer. Derrière sa caisse, la fille parle dans le vide.

— Pas question ! s'exclame-t-elle d'un air incrédule. Pas question !

Je remarque alors le fil qui lui sort de l'oreille et le minuscule micro pendu sous son menton.

— Sans déconner !

— Je retourne voir le film, m'annonce Sam en saisissant un hot dog sur le plateau.

— Fais bien attention aux voitures.

— Mais enfin, papa ! Elles sont arrêtées, les voitures !

Il m'adresse un sourire apitoyé et sort du snack en courant.

Le temps de payer et je ressorts, aveuglé par l'obscurité. Un beignet dégringole du plateau et s'écrase sous ma semelle. Où est la voiture, déjà ? Je la retrouve en me repérant à l'écran. Quelques rangées plus loin, de côté.

Je reconnais ma vieille Toyota. Il faudrait que j'en achète une nouvelle, mais je n'y arrive pas. À cause du rouge à lèvres et du crayon noir que Tamara a laissés dans la boîte à gants. Chaque fois que je veux prendre la carte grise, le rouge et le crayon me tombent dans la main et Tamara est là. Assise à côté de moi, en train de se remaquiller dans le miroir du pare-soleil. Il suffisait qu'on arrive quelque part pour qu'elle se tourne vers moi et me demande :

— Je suis bien, comme ça ?

Je répondais systématiquement oui, et c'était la vérité.

La Toyota en ligne de mire, j'avance à l'aveuglette et je dépasse la camionnette des joueurs de base-ball. Ils ont fini par se calmer, pris par le film.

— *Pourquoi faire ça ? Pourquoi ne pas nous avoir tués quand il en avait l'occasion ?*

Le plateau m'échappe des mains.

Pas à cause du film, mais à cause de ce que je vois devant la voiture.

Les deux chaises pliantes. Le sac de couchage.

Le sac de couchage est par terre. Les deux chaises sont vides.

Dans la camionnette, les gamins du base-ball ricanent en montrant du doigt le hot dog tombé par terre dans son fourreau d'aluminium et les traînées sanglantes qu'a laissées le ketchup sur mon pantalon. Je me tourne vers eux. En

voyant ma tête, ils s'empresstent de refermer la porte coulissante de leur véhicule.

Je m'éloigne de la Toyota, tâtonne entre les voitures en regardant de tous les côtés. Je fouille des yeux les habitacles, découvrant au passage les mille et une distractions de mes concitoyens – ados qui fument de l'herbe, adultes qui s'empiffrent et couples dissimulés sous des couvertures à l'arrière des pick-up.

Mais pas de Sam.

L'idée d'appeler la police me traverse l'esprit, mais je n'en fais rien. Sam a disparu depuis moins de trois minutes. Il ne doit pas être loin. Il y a une marge entre mes craintes et la réalité. Ce n'est tout simplement pas possible.

— Sam!

J'entends une voix crier son nom sans comprendre qu'il s'agit de la mienne. La voix de quelqu'un d'inquiet.

— *Sam!*

Je me mets à courir. D'abord de toutes mes forces, avant de ralentir en m'apercevant que je ne tiendrai pas à un tel rythme. Un presque quarantenaire courant entre des voitures, au beau milieu d'un film, tournant la tête de tous les côtés. Le genre de truc qui ne passe pas inaperçu. Un ado dans la décapotable de son père siffle en me voyant passer, les filles agglutinées sur la banquette m'adressent un petit signe de la main et je leur réponds machinalement.

Après avoir zigzagué un moment entre les voitures, je fais le tour du drive-in en observant les champs obscurs qui m'entourent. Chaque nouvelle rangée de maïs me donne l'espoir de voir Sam, caché entre les épis, attendant que je le trouve. J'espère tellement le découvrir que je le vois distinctement à plusieurs reprises, avant de m'apercevoir qu'il s'agit d'un mirage.

J'arrive tout au fond du drive-in. Il fait aussi noir qu'en pleine mer. Les rangées d'épis paraissent plus larges, plus sombres aussi. Au loin, un toit de ferme barre l'horizon. Les yeux plissés, j'essaie de mieux voir, mais les larmes qui commencent à couler en traître me brouillent la vue.

— *Je t'avais pris pour un fantôme.*

— *Mais j'étais un fantôme. À ceci près que les fantômes ne font rien. C'est tellement mieux d'être un monstre. Un monstre que tu n'attends pas, sauf quand il est trop tard.*

Plié en deux, les mains sur les genoux, je cherche à reprendre mon souffle. La panique me gagne. J'imagine le pire. Ceux avec qui il est. Ce qu'ils vont lui faire. Ce qu'ils lui font. Je ne le retrouverai jamais.

— *J'ai aperçu quelqu'un à la fenêtre.*

— *Tu as pu voir qui c'était ?*

— *Un type. Ou plutôt une ombre.*

Je retourne vers le snack en courant quand je l'aperçois.

Il disparaît entre les rangées de maïs. Il est aussi grand que moi, peut-être même plus grand. Là-bas. Et puis plus rien.

Je tente de compter les rangées pour repérer l'endroit où la silhouette s'est glissée. Sept? Huit? Dix rangées tout au plus. À la neuvième, je prends à droite à travers champs.

Les feuilles me griffent le visage, les tiges craquent dans mon sillage. De loin, j'imaginai les rangées plus larges. Sur place, je me rends compte qu'il est impossible de se frayer un chemin sans s'écorcher et trébucher à chaque pas. Je ne cours même plus, je suis comme aspiré par un œsophage géant.

Comment l'ombre entraperçue peut-elle se mouvoir plus vite que moi? La question m'arrête net. Je me jette à plat ventre afin de tenter de voir entre les tiges, mais une lumière grise et poussiéreuse flotte au-dessus du sol. La bouche ouverte, j'ai l'impression de goûter la lune. Un goût de limaille de fer.

Je m'oblige à rester immobile.

Je me demande un instant si je ne suis pas devenu fou entre le moment où j'ai laissé Sam et maintenant. Une crise de démence soudaine. Cela aurait le mérite d'expliquer ce que je fais en plein champ de maïs à une heure pareille, en quête d'une hypothétique silhouette.

Et puis je la vois.

Deux bottes qui traversent le champ à toute vitesse, une trentaine de mètres plus loin, à deux ou trois rangées de l'endroit où je me trouve.

Je me relève d'un bond. Mes genoux rouillés me font mal, les muscles des hanches me lancent. Je me sers de mes mains pour avancer. J'arrache les épis qui s'écrasent dans mon dos avec un bruit sourd.

J'aperçois par intermittence la ferme dans le lointain, j'oblique légèrement pour la garder en ligne de mire. Comme si j'étais sûr que l'ombre s'y rendait. Comme si j'avais un plan.

Je relève à nouveau la tête afin de m'assurer que la baraque est toujours en vue quand la forme resurgit. Elle fonce de droite à gauche à travers une trouée. Un léger mouvement parmi les soies dorées dépassant des épis, une ombre plus noire que la nuit qui enveloppe le champ.

Je me précipite, les yeux écarquillés, dans l'espoir de revoir la silhouette. Comment l'appeler autrement? Impossible de dire s'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Aucun signe vestimentaire distinctif. Pas de chapeau, pas de cheveux, pas de visage. Un épouvantail qui aurait déserté son poste.

Je hurle et je ne m'adresse plus à Sam à présent, mais à l'ombre qui traverse le champ dans la nuit.

— Rendez-le-moi! Rendez-le-moi!

Il ne s'agit pas d'une menace, ni d'une promesse de vengeance. Juste des mots prononcés par un père à bout de souffle.

Je suis à présent dans la cour de la ferme. Des mauvaises herbes ont poussé tout autour d'une balançoire rouillée. La peinture des volets s'écaille, les vitres sont cassées.

Je fais le tour du bâtiment. Aucune voiture en vue. Rien n'indique que quelqu'un soit venu ici depuis que les derniers occupants en ont été chassés par le destin.

Je m'arrête, le temps de réfléchir à ce qu'il convient de faire. C'est le moment que choisissent mes jambes pour me lâcher. Je tombe à genoux, comme pris d'une brusque

envie de prier. Je cherche à reconnaître un bruit de pas derrière les battements affolés de mon cœur. Les voix des acteurs sur l'écran ne parviennent plus jusqu'à moi, seule me répond la rumeur électrique des grillons.

Je ne vois que l'écran géant du Mustang. Un océan de maïs m'en sépare, mais il se détache clairement dans la nuit, disséminant une terreur fluide dans l'atmosphère.

Hypnotisé par le film, je dois me rendre à l'évidence.

Je sais qui a fait ça. Je sais qui a pris mon fils. Je connais son nom.

À genoux dans les herbes folles de la cour de ferme, je vois son visage en gros plan au-dessus des rangées de maïs, je vois ses lèvres qui adressent un message muet à la divinité nocturne. Un visage de lumière monstrueusement agrandi sur un écran blanc.

Le rôle préféré des acteurs.

Celui du méchant.